

« Présentation »

Caroline Barrett

Études littéraires, vol. 16, n° 3, 1983, p. 315-316.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500618ar>

DOI: 10.7202/500618ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PRÉSENTATION

La littérature sentimentale : zone d'ombre imprécise, mal définie. On s'entend généralement pour dire que les coups de foudre, trahisons, quiproquos, rivalités sont des éléments récurrents des histoires sentimentales. Mais ces éléments se retrouvent tant dans la populaire collection Harlequin que dans certains chefs-d'œuvre de la littérature dite savante : *Madame Bovary*, *Jane Eyre* ou encore *Orgueil et Préjugés*.

Cependant, à l'inverse des histoires sentimentales perçues comme « littéraires » par la forme et par le style, la littérature sentimentale de masse est le plus souvent fustigée par la critique, féministe ou autre. On accuse ces récits d'être mal écrits et de proposer des scénarios invraisemblables ou redondants : ils maintiendraient en cela les femmes dans un sous-développement culturel sclérosant. Les romans d'amour seraient par ailleurs coupables en ce qu'ils transmettraient les valeurs sociales traditionnelles perpétuant chez les consommatrices des réflexes de soumission et de dépendance face à l'amour et face aux hommes. Pourtant, les romans sentimentaux attirent, séduisent, fascinent, subjuguent... des millions de femmes. Comment peut-on identifier et évaluer l'effet de ce genre littéraire sur les lectrices pour qui les romans Harlequin et consorts constituent souvent l'une des principales activités intellectuelles, parfois la seule. Simple récréation sans conséquence ? rêverie compensatoire ? ou aliénation pure et simple ?

Il faut voir en tout cas que les romans sentimentaux, les fictions amoureuses fonctionnent à deux niveaux. Réalistes, ils posent l'amour comme le lieu privilégié où se livre la guerre des sexes : le héros et l'héroïne s'affrontent, se détestent, s'ignorent, se retrouvent dans un ultime compromis, petite guérilla de la vie quotidienne familière à bien des lectrices. Idéalistes, les histoires sentimentales concluent néanmoins que l'amour vient à bout de toutes les difficultés. Il y a donc apparemment déplacement des problèmes d'ordre politique (au sens où « la vie privée est politique ») vers une résolution des conflits qui occulte le politique et l'économique pour ne retenir, comme valeur suprême, que le sentimental.

Pendant que les critiques tergiversent sur la signification des « petites histoires à l'eau de rose », les industries culturelles productrices de romans sentimentaux roulent sur l'or. Harlequin tend peu à peu à devenir une marque de commerce aussi connue que le Kleenex et peut-être après tout ces romans sont-ils consommés de façon tout aussi désinvolte qu'un papier-mouchoir... Il serait sans doute temps de dédramatiser cette question de la consommation de littérature sentimentale populaire en proposant des analyses qui évacuent tout jugement réducteur.

On peut poser comme hypothèse de travail que les romans sentimentaux de masse constituent un genre-charnière. D'un côté, on trouve des récits où l'amour et la relation amoureuse prennent une valeur esthétique parce que le projet d'ensemble de l'œuvre est reconnu comme tel (les grands classiques de la littérature sentimentale). De l'autre, des textes qui font une place au sentimental mais où dominent très explicitement des messages moralisateurs (la presse féminine, la littérature religieuse). La littérature sentimentale de masse tiendrait des deux et dans cette perspective, il n'y aurait pas de bonne ou de mauvaise littérature, il n'y aurait que des textes dont la fonction varie.

Ce numéro ne répondra pas à toutes les questions, n'apaisera pas toutes les inquiétudes. Il n'en demeure pas moins que les articles proposés se démarquent d'un discours à portée dévalorisante pour aller dans le sens d'une analyse du même genre que celles qui sont jugées pertinentes quand il s'agit d'étudier un corpus de littérature « savante ».

C.B.